

Un personnage très important - c'était du moins son opinion personnelle - comptait au nombre des pensionnaires du « Joyeux Roger » : Hercule Poirot.

Installé sur une des terrasses qui s'intercalaient entre l'hôtel et la mer, resplendissant dans son blanc costume de flanelle, le bord de son Panama rabattu sur les yeux, les moustaches effilées à miracle, Hercule Poirot, allongé dans un transatlantique perfectionné, suivait du regard le spectacle de la plage à l'heure du bain. Il y avait un tremplin de plongeon, trois radeaux, des périssaires, des canots, des jouets de caoutchouc, et quelques baigneurs, les uns dans l'eau, les autres paressant soleil, certains fort occupés à s'enduire le corps d'huiles « brunissantes ». (...)

Sur la gauche de Poirot, des propos ininterrompus fleurissaient, assez monotones, sur les lèvres de Madame Gardener, qui n'en continuait pas moins à faire cliqueter des aiguilles alertement maniées. (...)

- Je dois reconnaître Monsieur Poirot, que lorsque j'ai appris que vous seriez ici, ça m'a donné un coup. Bien sûr, j'étais ravie à l'idée de vous rencontrer. (...) Mais, d'un autre côté, je me demandais si vous ne veniez pas ici... professionnellement. Vous saisissez ? Alors, comme je suis très impressionnable, (...) la pensée que je pourrais être mêlée à une affaire criminelle... Vous comprenez, Monsieur Poirot... (...)

- Permettez-moi de vous dire chère madame, fit Poirot, que je suis venu ici dans les mêmes intentions que vous : pour prendre des vacances et me reposer. S'il y a des gens à qui je ne pense pas actuellement, ce sont MM les assassins !

Lire sur la plage

Pas si facile, de lire sur la plage. Allongé sur le dos, c'est presque impossible. Le soleil éblouit, il faut tenir à bout de bras le livre au-dessus du visage. C'est bon quelques minutes, et puis on se retourne. Sur le côté, appuyé sur un coude, la main posée contre la tempe, l'autre main tenant le livre ouvert et tournant les pages, c'est assez inconfortable aussi. Alors on finit sur le ventre, les deux bras repliés devant soi. Au ras du sol, il y a toujours un peu de vent. (...)

A lire trop longtemps les bras étalés devant soi ; le menton s'enfonce, la bouche boit la plage, alors on se redresse, bras croisés contre la poitrine, une seule main glissée à intervalles pour tourner les pages et les marquer. C'est une position adolescente, pourquoi ? Elle tire la lecture vers une ampleur un rien mélancolique. Toutes ces positions successives, ces essais ces lassitudes, ces voluptés irrégulières, c'est la lecture sur la plage. On a la sensation de lire avec le corps.

Philippe Delerm, *La première gorgée de bière
et autres plaisirs minuscules*
Gallimard, 1997

Elle n'était jamais partie sans sa mère. Enfin si, mais pour séjourner une semaine dans la maison de campagne des parents d'Anne dans le nord de l'État. Et deux semaines au camp de vacances de Dagget. En revanche, elle n'avait jamais pris l'avion seule. N'avait jamais passé la frontière.

Elle voulait voir qu'elle en était capable. Montrer à sa mère qu'elle pouvait le faire. Elle avait dix-huit ans, après tout.

Elle voulait déambuler sur la plage en bikini. Flirter avec un garçon qui n'avait jamais mis les pieds dans l'Illinois, n'était pas élève à Glendale. Elle voulait mettre le lycée derrière elle en même temps que les garçons qui le fréquentaient - qu'elle connaissait pour la plupart depuis l'école maternelle. Ou même depuis plus longtemps. Certains depuis la garderie.

Elle voulait nager dans l'océan. Bronzer. Fêter tout ce qui allait s'achever afin de mieux célébrer ce qui était à venir. Avant même l'achat des billets, Michelle avait déjà imaginé l'après-vacances de printemps - la photo qu'elle collerait sur le tableau d'affichage :

Une jeune américaine de plus en vacances loin de chez elle, posant bras dessus bras dessous avec ses copines (un inconnu s'est gentiment proposé de prendre la photo). Son visage rayonne de joie.

Lorsque le professeur se décida à partir aux renseignements, la nuit était tombée. Les lumières de la ferme toute proche se distinguaient à peine dans le brouillard et, malgré son inquiétude, le professeur se félicita de quitter le pays dès le lendemain, car il apparaissait que, sitôt la fin du mois d'août, on y vivait dans la pluie et la brume constantes, ce qu'il avait ignoré jusqu'alors, ce dont cet après-midi lui donnait la conscience soudaine. Demeurer ici à l'année, je ne le pourrais certainement pas, songea-t-il avec dégoût, en s'engageant dans le chemin menant à la ferme et, du bout de son pied, tâtant le sol avant chaque pas tant la clarté de la lune était faible.

Il lui semblait que le froid était arrivé d'un coup, juste après le déjeuner et au moment où le professeur et sa femme convenaient tranquillement de rentrer le lendemain à la capitale, le deux septembre, un peu plus tard que d'habitude. Brutalement, ils avaient frissonné tous deux et le professeur avait lancé quelques doctes remarques sur les changements de saison. Ne s'étaient-ils pas réjouis alors un peu trop complaisamment de leur départ, regrettant simplement que le beau temps ne les eût pas accompagnés une journée encore ? Certes, ils étaient indifférents au climat d'ici, à tout ce qui concernait le pays dès lors que, après la longue période toujours souriante et chaude des vacances, le trente et un août, ils s'en étaient allés.

Et voilà qu'il bruinaît, et le professeur n'avait rien pour se couvrir.

Marie Ndiaye, *Un temps de saison*
Minuit, 1994

Je pressentis un malheur.

« Qu'est-ce qu'elle dit ?

- Elle dit, répondit l'oncle, que les vacances sont finies ! »

Et il se versa paisiblement un verre de vin.

Je demandai, d'une voix étranglée :

« C'est fini quand ?

- Il faut partir après-demain matin, dit mon père.

Aujourd'hui c'est vendredi.

- Ce *fut* vendredi, dit l'oncle. Et nous partons dimanche matin.

- Tu sais bien que lundi c'est la rentrée des classes ! » dit la tante.

Je fus un instant sans comprendre, et je les regardai avec stupeur.

« Voyons, dit ma mère, ce n'est pas une surprise ! On en parle depuis huit jours ! »

C'est vrai qu'ils en avaient parlé, mais je n'avais pas voulu entendre. Je savais que cette catastrophe arriverait fatalement, comme les gens savent qu'ils mourront un jour : mais ils se disent : « Ce n'est pas encore le moment d'examiner à fond ce problème. Nous y penserons en temps et en lieu.

Le temps était venu : le choc le choc me coupait la parole et presque la respiration.

Les enfants étaient en vacances, et tous avaient congé ; les papas et les mamans avaient déclaré que, pendant six semaines, chacun ferait ce qu'il voudrait du matin au soir, sauf deux heures réservées au travail. Le lendemain de l'arrivée des cousins, on s'éveilla de grand matin. Marguerite sortit sa tête de dessous sa couverture et appela Sophie, qui dormait profondément ; Sophie se réveilla en sursaut et se frotta les yeux :

« Quoi ? qu'est-ce ? Faut-il partir ? Attends, je viens. » En disant ces mots, elle retomba endormie sur son oreiller. Marguerite allait recommencer, lorsque la bonne, qui couchait près d'elle, lui dit :

« Taisez-vous donc, mademoiselle Marguerite ; laissez-nous dormir ; il n'est pas encore cinq heures ; c'est trop tôt pour se lever. (...) »

Camille et Madeleine, éveillées depuis longtemps, attendaient patiemment que la pendule sonnât sept heures, et leur permît de se lever sans déranger leur bonne, Élisabeth, qui, n'ayant pas de cabane à construire, dormait paisiblement. Léon et Jean s'étaient éveillés et levés à six heures ; ils finissaient leur toilette et leur prière lorsque leurs cousines se levaient. (...)

LÉON : Écoute donc ; un premier jour de vacances on veut s'en donner des courses, des jeux, des promenades. (...) En attendant mes cousines et nos amies, allons faire un tour à la ferme ; nous déjeunerons avec du bon lait tout chaud et du pain bis.

Les parents de la nageuse du Grand Canal ont vécu cette révolution dans le régime de leur existence : la loi du 20 juin 1936 sur les congés payés.

Par cette loi du Front populaire prenait fin la tradition séculaire d'une société divisée en deux : une minorité riche oisive et une immense majorité, plus ou moins miséreuse attelée à travailler du matin au soir et de l'enfance à la mort - une vie pas très différente, en somme, de celle de la domesticité de l'Ancien Régime. (...)

Le Front populaire n'avait pu par cette seule loi radicalement changer la société, mais quand même dès le 1er juillet 1936 beaucoup de Français découvrent le privilège de faire la grasse matinée plusieurs jours de suite, quinze pour être exacte ; ou nettement plus spectaculaire : l'événement de quitter la ville, de voir pour la première fois la montagne, l'éblouissement de découvrir la mer.

En effet, c'était le commencement des vacances. Deux mois d'indépendance, deux mois de liberté. Et, pour un certain nombre de ces élèves, il y avait aussi la perspective d'un voyage en mer, dont on s'entretenait depuis longtemps à la pension Chairman. Inutile d'ajouter quelle envie excitait ceux auxquels leur bonne fortune allait permettre de prendre passage à bord du yacht Sloughi, qui se préparait à visiter les côtes 60 de la Nouvelle-Zélande dans une promenade de circumnavigation.

Ce joli schooner, frété par les parents des élèves, avait été disposé pour une campagne de six semaines. Il appartenait au père de l'un d'eux, M. William H. Garnett, ancien capitaine de la marine marchande, en qui l'on pouvait avoir toute confiance. Une souscription, répartie entre les diverses familles, devait couvrir les frais du voyage, qui s'effectueraient dans les meilleures conditions de sécurité et de confort. C'était là une grande joie pour ces jeunes garçons, et il eût été difficile de mieux employer quelques semaines de vacances.

Jules Verne, *Deux ans de vacance*

« Encore quelques jours, trois semaines », se dit Phil.

Il essuya le sable de ses mains à une touffe de serpolet mouillé, chargée de fleurs et de petit frelons saisis par la pluie, qui attendaient, engourdis, le prochain rayon.

Il respira sur ses paumes le frais parfum chaste, et résista à une vague de faiblesse, de douceur, à une tristesse d'enfant de dix ans.

Mais il regarda contre la vitre, entre les longues larmes de la pluie et les corolles tournoyantes des volubilis défaits, le visage de Vinca, ce visage de femme qu'elle ne montrait qu'à lui, et qu'elle cachait à tous derrière ses quinze ans de jeune fille raisonnable et gaie.

Colette, *Le blé en herbe*

A Combray, comme nous étions connus de tout le monde, je ne me souciais de personne.

Dans la vie de bains de mer on ne connaît que ses voisins.

Je n'étais pas encore assez âgé et j'étais resté trop sensible pour avoir renoncé au désir de plaire aux êtres et de les posséder.

Je n'avais pas l'indifférence plus noble qu'aurait éprouvée un homme du monde, à l'égard des personnes qui déjeunaient dans la salle à manger, ni des jeunes gens et des jeunes filles passant sur la digue, avec lesquels je souffrais de penser que je ne pourrais pas faire d'excursions, moins pourtant que si ma grand'mère, dédaigneuse des formes mondaines et ne s'occupant que de ma santé, leur avait adressé la demande, humiliante pour moi, de m'agréer comme compagnon de promenade.

Soit qu'ils rentrassent vers quelque chalet inconnu, soit qu'ils en sortissent pour se rendre raquette en mains à un terrain de tennis, ou montassent sur des chevaux dont les sabots me piétinaient le cœur, je les regardais avec une curiosité passionnée, dans cet éclairage aveuglant de la plage où les proportions sociales sont changées, je suivais tous leurs mouvements à travers la transparence de cette grande baie vitrée qui laissait passer tant de lumière.

Mais elle interceptait le vent et c'était un défaut à l'avis de ma grand'mère qui, ne pouvant supporter l'idée que je perdisse le bénéfice d'une heure d'air, ouvrit subrepticement un carreau et fit voler du même coup avec les menus, les journaux, voiles et casquettes de toutes les personnes qui étaient en train de déjeuner; elle-même, soutenue par le souffle céleste, restait calme et souriante comme sainte Blandine, au milieu des invectives qui, augmentant mon impression d'isolement et de tristesse, réunissaient contre nous les touristes méprisants, dépeignés et furieux.

Au mois d'août 1999 je débarquai six caisses d'Epineuil sur la rive de l'Yonne et deux sacs postaux en jute grise qui étaient remplis de livres. Je les tirai sur la pelouse.

L'été commençait bien. Il fallait espérer qu'on ne vît personne.

Pas un homme. Pas un enfant. Même pas les guêpes. (...)

Pas le moindre son de transistor que portât l'air.

Pas un souvenir de moteur de tracteur.

Pas une tondeuse à gazon. (...)

Pas un chien. (...)

Le bonheur montait. Je lisais. Le bonheur me dévorait. Je lus tout l'été. Le bonheur me dévora tout l'été.

Nous étions d'ailleurs trop heureux de partir, mon père et moi, pour faire objection à quoi que ce soit. Ils avaient loué, sur la Méditerranée, une grande villa blanche, isolée, ravissante, dont nous rêvions depuis les premières chaleurs de juin.

Elle était bâtie sur un promontoire, dominant la mer, cachée de la route par un bois de pins ; un chemin de chèvres descendait à une petite crique dorée, bordée de rochers roux où se balançait la mer.

Les premiers jours furent éblouissants. (...)

Dès l'aube, j'étais dans l'eau, une eau fraîche et transparente où je m'enfouissais, où je m'épuisais en des mouvements désordonnés pour me laver de toutes les ombres, de toutes les poussières de Paris. Je m'allongeais dans le sable, en prenais une poignée dans ma main, le laissais s'enfuir de mes doigts en un jet jaunâtre et doux, je me disais qu'il s'enfuyait comme le temps, que c'était une idée facile et qu'il était agréable d'avoir des idées faciles. C'était l'été.

Françoise Sagan, *Bonjour tristesse*
Julliard, 1954

Le bel été !

Plus de larmes, plus d'effusions solitaires, plus de tempêtes épistolaires.

La campagne me comblait, comme à cinq ans, comme à douze ans et l'azur suffisait à remplir le ciel.

Je savais à présent ce que promettait l'odeur des chèvrefeuilles et ce que signifiait la rosée des matins.

Dans les chemins creux, à travers les blés noirs en fleur, parmi les bruyères et les ajoncs qui griffent, je reconnaissais les innombrables nuances de mes peines et de mes bonheurs.

Je me promenais beaucoup avec ma sœur. Souvent nous nous baignions, en jupons, dans les eaux brunes de la Vézère ; nous nous séchions dans l'herbe qui sentait la menthe. Elle dessinait, je lisais.

Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*
Gallimard, 1958

Pendant les vacances, je me lève à sept heures, je descends, j'ouvre la maison, je me fais du thé, je hache du pain pour les oiseaux qui attendent dans le jardin, je me lave, j'époussette ma table de travail, j'en vide les cendriers, je coupe une rose, j'écoute les informations de sept heures et demie.

A huit heures, ma mère descend son tour ; je déjeune avec elle de deux œufs à la coque, d'un rond de pain grillé et de café noir sans sucre ; à huit heures et quart, je vais chercher le *Sud-Ouest* au village ; (...) et puis je commence à travailler. (...)

À dix heures et demie pile, je me fais du café noir, je fume mon premier cigare de la journée.

A une heure, nous déjeunons ; je fais la sieste de une heure et demie à deux heures et demie.

Vient alors le moment où je flotte : guère envie de travailler ; parfois je fais un peu de peinture, ou je vais chercher de l'aspirine chez la pharmacienne, ou je brûle des papiers dans le fond du jardin, ou je me fais un pupitre, un casier, une boîte à fiches ; viennent ainsi quatre heures, et de nouveau je travaille ; à cinq heures et quart, c'est le thé ; vers sept heures, j'arrête mon travail ; j'arrose le jardin (...) et je fais du piano.

Après le dîner, télévision : si elle est ce soir-là trop bête, je retourne à ma table, j'écoute de la musique en faisant des fiches. Je me couche à dix heures et lis à la suite un peu de deux livres (...).

Les premiers étés, aux congés, d'anciens clients de Lillebonne venaient les voir, par familles entières, en car.

On s'embrassait et on pleurait.

On assemblait bout à bout les tables du café pour manger, on chantait et on rappelait l'Occupation.

Puis ils ont cessé de venir au début des années cinquante.

Elle disait, « *c'est le passé, il faut aller de l'avant* ».

Annie Ernaux, *Une femme*
Gallimard, 1987

La photo, en noir et blanc d'une petite fille en maillot de bain foncé, sur une plage de galets. En fond, des falaises. Elle est assise sur un rocher plat, ses jambes robustes étendues bien droites devant elle, les bras en appui sur le rocher, les yeux fermés, la tête légèrement penchée, souriant.

Une épaisse natte brune ramenée par-devant, l'autre laissée dans le dos. Tout révèle le désir de poser comme les stars de Cinémonde ou la publicité d'Ambre Solaire, d'échapper à son corps humiliant et sans importance de petite fille. Les cuisses, plus claires, ainsi que le haut des bras, dessinent la forme d'une robe et indiquent le caractère exceptionnel, pour cette enfant, d'un séjour ou d'une sortie à la mer.

La plage est déserte.

Au dos : août 1949, Sotteville-sur-Mer.

Elle va avoir neuf ans. Elle est en vacances avec son père chez un oncle et une tante, des artisans qui fabriquent des cordes.